

LE  
**PASSE-TEMPS**

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. . . . . 2' »  
SIX MOIS. . . . . 4 »  
UN AN. . . . . 8 »



**XAVIER MARMIER**

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Xavier Marmier, voyageur et littérateur, membre de l'Académie française, naquit à Pontarlier en 1809. Poussé dès sa première jeunesse par une ardente passion des voyages, il visita successivement l'Allemagne, la Russie, la Suède et la Norvège.

Rentré en France, il fut nommé en 1839 professeur de littérature étrangère à la Faculté de Rennes, et en 1841, bibliothécaire au ministère de l'Instruction publique.

Dans ces dernières fonctions, il put trouver les loisirs nécessaires pour rédiger ses impressions de voyage mais il continua bientôt ses pérégrinations à travers le monde, visita l'Orient, l'Afrique, les deux Amériques en étudiant les mœurs et les coutumes des peuples, se familiarisant avec leurs idiomes et leurs littératures.

Nommé en 1849, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève et historiographe du ministère de la marine, il fut élu membre de l'Académie française le 19 mai 1870.

Son œuvre ne forme pas moins de quatre-vingts volumes et se compose de récits de voyages, d'études sur la littérature étrangère, de poésies, de romans de mœurs et de traductions. Parmi ces nombreux ouvrages on remarque : *l'Arbre de Noël* ; *Nouvelles danoises* ; *Récits américains* ; *Trois jours de la vie d'une reine* ; *En pays lointain* ; *la France dans ses colonies* ; *Antonia* ; *la Vie dans la maison* ; *les Fiancés du Spitzberg* ; *Nouvelles du Nord*, etc., etc.

**A NOS LECTEURS**

Le PASSE-TEMPS va commencer la publication des biographies et des portraits des artistes de notre troupe lyrique et dramatique.

Dans le prochain numéro, nous publierons le portrait et la biographie de

**M. MONDAUD**

notre excellent baryton, qui vient d'obtenir tant de succès par sa remarquable interprétation d'« Hamlet ».

**CAUSERIE**

Quelques journaux ont, cette semaine, raconté l'anecdote rétrospective qu'on va lire :

Lablache, le célèbre chanteur, se promenant un jour aux Champs-Élysées, vit un pauvre diable qui, entouré d'un cercle de curieux, chantait pour provoquer l'aumône.

Dans ce chanteur ambulant, Lablache reconnut un de ses anciens camarades du théâtre Italien. Comment le malheureux était-il arrivé de chute en chute à la mendicité? Quelle était sa triste histoire?

Ce n'était pas le temps de le demander, car en ce moment le pauvre chanteur faisait, une sébile à la main, le tour de l'assistance, et la recette était maigre.

Quand il passa devant Lablache :

— Est-ce toi X... ? lui demande ce dernier.

Le chanteur, humilié d'être reconnu, répondit en balbutiant :

— Comment Lablache tu m'as reconnu !

— Certainement. Je ne renie pas mes anciens camarades.

Et Lablache, qui venait d'avoir une subite inspiration pour venir en aide au malheureux, lui dit tout bas :

— Sais-tu encore le duo que nous chantions dans le *Barbier* ?

— Oui, un peu.

— Eh bien, nous allons, si tu veux, le chanter ensemble.

— Où donc ?

— Mais là sur la scène de ton théâtre.

— Tu n'y pense pas.

— Tu vas voir. Allons accepte. Tu sais que je fais recette.

Se plaçant dans le centre des curieux, Lablache entonna de sa voix puissante le duo que chanta avec lui — tant bien que mal — le

pauvre chanteur ambulant, dont l'émotion faisait trembler la voix et dont le visage était inondé de larmes.

Lablache, que son obésité avait fait bien vite reconnaître, ne tarda pas à être rapidement entouré d'un cercle considérable de curieux, parmi lesquels se trouvaient des promeneurs du monde aristocratique : aussi lorsque prenant la sébile il fit le tour de l'assistance, des pièces d'argent tombèrent avec abondance, mélangées à quelques pièces d'or.

Serrant alors la main de son vieux camarade qui depuis longtemps ne s'était vu à la tête d'une pareille fortune :

— Tu connais mon adresse, lui dit-il tout bas, viens me voir et nous examinerons ensemble le moyen de t'en tirer. En attendant, si tu veux que, comme aujourd'hui, je prenne part à une représentation à ton bénéfice, je me tiens à ta disposition.

L'anecdote est jolie et j'admets qu'elle est authentique ; mais ce que je ne saurais admettre c'est le prétexte qu'en tirent quelques journaux pour nous apitoyer sur le sort des anciens artistes qui après avoir connu les joies de la fortune, en sont dans leur vieux jours réduits à la misère.

Il m'est impossible, je l'avoue, quelque bonne volonté que j'y mette, de prendre en pitié ces artistes déçus qui n'ont que ce qu'ils méritent.

Les artistes sont en réalité — par le temps qui court — des êtres privilégiés. Parce qu'ils ont la chance — dans laquelle ils ne sont pour rien — d'avoir de la voix, ils ont une vie enchantée : la foule les applaudit, les journaux célèbrent leurs louanges sur le mode dithyrambique, et ils gagnent des appointements supérieurs à ceux d'un ministre.

Que diable, dans cette période de succès et de prospérité, est-ce que les artistes ne pourraient pas faire quelques économies les mettant à l'abri de la misère, et leur donnant, dans leur vieillesse, cette dignité qu'on a seulement quand on ne dépend de personne ?

Sans doute les artistes gagnent trop facilement l'argent pour leur demander qu'ils en soient économes comme le pauvre diable qui sait ce que pour lui une pièce de cinq francs représente d'heures de travail ; mais tout en dépensant, même plus qu'ils ne devraient raisonnablement le faire, on est en droit d'exiger d'eux qu'ils mettent de côté, comme on dit, une poire pour la soif. S'ils ne le font pas, ils sont indignes de pitié.

Ils en sont d'autant plus indignes que généralement ils ne descendent ni des Rohan ni des Montmorency et sortent d'une famille d'ouvriers où ils ont vu à quels labeurs énormes leur père était soumis pour gagner le pain quotidien. Ils n'ont pas, pour leurs dépenses, l'excuse des fils de famille qui, élevés dans le luxe et l'opulence, sont ignorants de la valeur de l'argent gagné, et qui s'imaginent être nés pour ne pas faire autre chose que s'amuser.

Quand le ténor Renard, qui avait gagné des cents mille francs par an, en arriva, de chute en chute, à chanter des romances au Casino, j'ai connu à Lyon de ses anciens amis voulant me faire prendre en pitié ce chanteur déchu. Ils n'y purent réussir.

Renard, qui avait été un ouvrier fondeur avant d'entrer au théâtre, n'avait que la fin qu'il méritait, ayant jeté, au temps de la prospérité, l'argent par toutes les fenêtres, n'ayant eu qu'une seule préoccupation, celle de s'amuser ; et encore, sa fin sur laquelle on cherchait à m'attendrir, n'était elle pas aussi misérable qu'on se plaisait à le dire, car au Casino, pour chanter deux romances dans la soirée, il touchait un cachet de vingt-cinq francs, ce qui représente la somme de sept cent cinquante francs par mois. Que de gens — ayant la charge d'une famille, se contenteraient de pareils revenus qui, pour eux, représenteraient l'aisance, voire la fortune.

Regardez autour de vous, et vous trouverez bien vite des misères autrement intéressantes que celle de ces artistes.

Voulez-vous un exemple d'une misère véritablement navrante ? Ce fut celle d'un ancien magistrat, qui, pour cause de santé, avait dû démissionner avant l'heure de la retraite. Il ne possédait qu'une fortune médiocre, mais il espérait qu'un petit travail lui aiderait à vivre.

Ce travail, il le trouva en effet, mais sa santé de plus en plus délabrée, ne lui permit pas de le faire.

La petite fortune rapidement épuisée, un beau matin les deux époux se trouvèrent en face de la misère la plus complète : leur propriétaire leur donna congé et le boucher et le boulanger leur refusèrent tout crédit.

Que faire ? La femme fit — par amour pour son mari — ce que celui-ci par dignité n'aurait jamais voulu faire : elle alla raconter aux sœurs de St-Vincent de-Paul, la situation désespérée dans laquelle elle se trouvait.

Aidées de quelques personnes charitables, les sœurs, qui sont la providence des malheureux, se chargèrent des frais du ménage, mais cela de la façon la plus discrète et la plus délicate, pour éviter toute humiliation à leurs protégés.

Grâce à une fable ingénieuse inventée par sa femme, l'ancien magistrat n'a jamais su que c'était l'aumône qui le faisait vivre.

Les deux pauvres vieillards — dont je parle — sont morts aujourd'hui, et ils reposent en paix dans un petit cimetière de village.

Voilà — n'est-il pas vrai — une misère qui donne le frisson et qu'on serait heureux de secourir.

Quant à celle des anciens artistes qui ont souvent dans une année une véritable fortune,

cette misère me laisse parfaitement indifférent. car je le répète, ceux qui la subissent n'ont que ce qu'ils méritent.

LUCIEN.

## ÉCHOS ARTISTIQUES

Nos anciens artistes :

Dans la troupe du Grand-Théâtre de Marseille, nous trouvons avec M. Noté, M. Paulin, fort ténor, engagé pour toute la saison ; M. Chevallier, fort ténor, demi-caractère ; M<sup>lle</sup> Arnaud, première dugazon ; M<sup>lle</sup> Berthely, chanteuse légère d'opéra-comique ; M. Poigny, premier danseur, maître de ballets.

Également à Marseille — au Théâtre du Gymnase — M<sup>lle</sup> Carina, MM. Denizot et Mercier, ex-pensionnaires du Théâtre des Célestins. M. Derouilhé est à Saint-Etienne.

M<sup>lle</sup> Martini a débuté dans le rôle de Valentine des *Huguenots* au Grand-Théâtre de Bordeaux, où se trouve également la basse Falchieri.

M<sup>lle</sup> Edeliny chante l'opérette à Alger, en compagnie du baryton Duthoit.

M. Bonnard se fait applaudir à Anvers, dans le rôle d'Almaviva du *Barbier de Séville*.

Notre confrère « La Badine » lui consacre ce court dialogue :

— Et le ténor léger ?

— M. Bonnard plaît, Il plaira, Il a du talent.

— C'est vrai ; Son nom l'indique.

— Comment cela?... Oui, oui, compris, compris ! Ah ! mon pauvre ami, que tu dois donc souffrir !

\*\*

A la Comédie-Française, c'est Alexandre Dumas fils qui — cette semaine — a tenu la corde avec le *Demi-Monde* et *Francillon*.

La reprise de *Frou-Frou* est renvoyée à la semaine prochaine : MM. Meilhac et Halévy peuvent attendre.

La question de savoir si la pantomime serait admise ou non, au Théâtre-Français, vient d'être tranchée : sur le conseil amical de M. Claretie, MM. Courteline et Schwob ont retiré *Monsieur Tringle*, qu'ils venaient d'achever.

\*\*

Nos « jeunes » en Russie.

Le Théâtre-impérial de Saint-Petersbourg monte en ce moment *Blanchette*, la pièce de M. Brieux, traduite en russe.

M. Brieux — on le sait — est l'auteur de *M. de Réboval*, qui — après un succès des plus modérés sur la scène de l'Odéon — va disparaître de l'affiche.

\*\*

Attractions en perspective : Au Nouveau-Théâtre, pour la réouverture, *Rabelais* de MM. Métenier et Dubut de Laforêt ; au Grand-Théâtre, le *Malade imaginaire*, reprise pour laquelle M. Porel a commandé à Saint-Saëns la reconstitution de la partie musicale de la pièce de Molière.

\*\*

*Werther*, que l'Opéra-Comique doit représenter n'a point, comme on l'a dit, été écrit l'an passé pour l'Opéra de Vienne.

L'œuvre de Massenet était achevée le 1<sup>er</sup> janvier 1887 et devait être donné à l'Opéra-Comique ; une audition en avait eu lieu à laquelle assista M<sup>me</sup> Rose Caron.

L'incendie du 25 mai 1887 remit tout en question jusqu'à ces derniers temps.

C'est à M<sup>lle</sup> Marie Delna, qui a eu de si brillants débuts dans les *Troyens* que l'on a confié le rôle de Dorothee.

\*\*

Scandale artistico-mondain à Vienne.

Le baron Walter intente un procès en divorce à sa femme, qui fut avant son mariage la can-

tatrice Bianca Bianchi. Motif du divorce : un faux en écritures publiques, la baronne Walter s'étant — paraît-il — rajeunie de quinze ans lors de son mariage.

N'est-ce pas là un vrai cas de divorce à la Meilhac ?

\*\*

Parmi les nombreuses curiosités de l'exposition musicale de Vienne se trouve un programme, grossièrement imprimé, relatif à un concert donné par Liszt, dans sa jeunesse.

Ce programme est rédigé comme suit : « Par autorisation supérieure, le jeune Franz Litz, âgé de onze ans, né dans le canton d'Edenbourg, aura l'honneur de donner une séance musicale le jeudi 1<sup>er</sup> mai à quatre heures de l'après-midi, dans la salle des *Trois Archiducs*. Énumération des morceaux : 1<sup>o</sup> *Ouverture*, de Frédéric Schneider ; 2<sup>o</sup> *Concerto* pour piano avec accompagnement d'orchestre, de Ries, exécuté par le bénéficiaire ; 3<sup>o</sup> Duo de l'opéra *Elisabeth*, chanté par M<sup>lle</sup> Zeyber et M. Rabbweenig ; 4<sup>o</sup> *Grandes Variations*, pour piano, avec accompagnement d'orchestre, exécutées par le bénéficiaire ; 5<sup>o</sup> Air de l'opéra *Libussa*, chanté par M<sup>lle</sup> Treyber ; 6<sup>o</sup> Fantaisie libre, sur le piano, par le bénéficiaire. Pour justifier le titre de ce dernier morceau, on priera l'honorable assistance d'écrire un thème susceptible d'être varié avec fantaisie.

Messieurs de la noblesse ! messieurs les militaires ! estimable public ! je suis Hongrois et ne connais pas de plus grand bonheur que d'offrir dévotement à ma chère patrie, avant mon départ pour la France et l'Angleterre, les premiers fruits de mon éducation et de mon instruction, en témoignage de mon attachement et de ma reconnaissance suprêmes ; ce qui me manque encore en maturité et en expérience, je veux l'acquérir par un travail incessant, qui aura peut-être un jour pour effet de me procurer le bonheur immense de figurer parmi les gloires de la grande patrie. »

Dans ce document — traduit mot pour mot — l'orgueil incommensurable de Liszt perçait déjà.

\*\*

« Un jeune Anglais, M. Black, qui est établi depuis quelques années à Tokio — au Japon — a fait son début comme artiste dramatique japonais. Il a remporté un succès éclatant.

« La *Critique japonaise* s'accorde à louer surtout sa bonne diction, conforme aux plus pures traditions. Pourtant la tâche de M. Black était d'autant plus difficile qu'il avait pris le rôle du Mounet-Sully de là-bas, lequel a nom Ischikawa Danjuro. »

\*\*

Décidément Mascagni s'est juré de défrayer la chronique : lui seul et c'est assez !

Un mois s'est à peine écoulé, qu'il remettait à son éditeur les dernières pages d'orchestre de *Rantzau*, et déjà l'on annonce les opéras qui vont suivre.

Deux se trouvent sur chantier et seront terminés l'année prochaine : l'un s'appelle *Zanetto* ; l'autre *Vestilia*.

Le compositeur s'attaquera ensuite à certain *Néron* dont MM. Menasci et Targioni-Tozzetti s'occupent présentement de lui confectionner le livret.

Quand on songe que le *Néron* d'un autre compositeur italien, Boïto, est depuis plusieurs années en voie d'exécution, il y a lieu de se demander si les deux musiciens ne vont pas jouer pour de bon la fable du « Lièvre et de la Tortue. » Mascagni, sachant qu'il a le travail plus facile, doit supposer qu'il arrivera premier, malgré l'avance de son confrère, mais qui sait ? La Fontaine l'a dit :

Rien ne sert de courir ; il faut partir à temps.

P. B.

## NOS THÉÂTRES

### GRAND-THÉÂTRE

L'ouverture du Grand-Théâtre a eu lieu lundi, non avec *Robert le Diable* — comme on l'espérait — mais avec les *Huguenots*, opéra dans lequel, par une malheureuse coïncidence, ne se produisaient — à l'exception de M<sup>lle</sup> Doux — que des artistes nouveaux, c'est-à-dire inconnus du public.

Les journaux ont raconté le beau tapage qui s'est produit et qui est un peu à Lyon dans la tradition des représentations d'ouverture. Le motif ou mieux le prétexte en était, cette année — ce n'est un secret pour personne — le regret du non réengagement de quelques artistes qui avaient su se faire de chauds partisans, lesquels ont donc fait un très mauvais accueil aux artistes qui les remplaçaient, mettant — par conséquent ces derniers — ce qui n'était pas très honnête, dans l'impossibilité de montrer ce qu'ils valaient.

Ces amis trop zélés ont malgré leur ardeur, éprouvé un humiliant échec. L'artiste particulièrement visé était la basse noble, M. Vinche. Eh bien ! il est arrivé ceci qu'à la première phrase dite par M. Vinche, qui remplissait le rôle de Marcel, il s'est imposé subitement par sa belle voix, sa diction et une magnifique prestance, si bien qu'après son air de « Pif, paf, pouf, » la salle entière lui a fait une ovation.

Je n'insiste pas davantage sur cette triste représentation, qui — il faut l'espérer — n'aura pas de lendemain. Comme l'a dit un de nos confrères, on ne va pas au Grand-Théâtre pour y entendre chanter « la ronde des matelots » qui fait dit-on les délices du Casino, où les spectateurs en chantent le refrain en chœur.

Fort heureusement que le lendemain le Grand-Théâtre avait repris la physionomie qu'il doit avoir toujours et qui est celle d'une réunion d'amateurs de musique voulant tranquillement savourer un plaisir qu'ils aiment.

On chantait le *Barbier de Séville* avec M. Dupuis dans Almaviva et M<sup>me</sup> Verheyden dans Rosine. Ces deux artistes qui ont déjà appartenu au Grand-Théâtre, ont reçu l'accueil qui leur était dû. On les a fort applaudis du commencement à la fin de la représentation et M<sup>me</sup> Verheyden a dû bisser les variations de Proch qu'elle a détaillées avec une remarquable virtuosité.

A côté de ces deux artistes se sont produits avec succès deux nouveaux : M. Seintein, basse, dans le rôle de Basile, et M. Dechesne, baryton, dans le rôle de Figaro. M. Seintein qui a une bonne voix est en outre un comédien intelligent, M. Dechesne qui possède une voix d'une grande fraîcheur, a beaucoup de verve et d'entrain, qualités indispensables dans le personnage de Figaro.

Le public a fait à ces deux artistes l'accueil le plus sympathique.

En somme, très agréable soirée dont les spectateurs ont — à en juger par leurs bravos — été enchantés, ce qui est la promesse d'autres dans le même genre.

Il me reste, pour terminer cette chronique, à parler de la représentation d'*Hamlet*, qui a été un véritable événement artistique.

M. Mondaud, le baryton qui a chanté le rôle d'*Hamlet*, nous était arrivé précédé d'une bonne réputation, mais nous nous défions un peu — avant de les avoir entendus nous-même — des artistes dont on fait l'éloge, car les publics sont différents. Tel qui réussit dans une ville échoue dans un autre. On se rappelle que M<sup>me</sup> Devriès, qui avait — sous la direction d'Herblay — fait à la lettre la fortune du théâtre, ne put réussir l'année suivante à Marseille.

Mais M. Mondaud ne saurait, lui, échouer nulle part, car c'est un artiste de talent dans la plus complète acception du mot : chez lui le chanteur excellent est complété par le comédien.

Son succès a été considérable, il l'a partagé avec M<sup>me</sup> Lureau-Escalais, qui est merveilleuse de virtuosité dans le rôle d'Ophélie.

La représentation a été excellente du commencement à la fin.

Chanté dans de telles conditions, *Hamlet* est très certainement appelé à tenir l'affiche pendant quelque temps. J'aurai donc l'occasion de reparler de M. Mondaud, qui mérite mieux que les lignes rapides que je lui ai consacrées pour signaler son grand et légitime succès.

La Direction, c'est le cas de le dire, qui ne recule devant aucun sacrifice, vient d'engager M<sup>me</sup> Fierens, de l'Opéra, pour remplacer M<sup>me</sup> Laville-Ferminet, qui a résilié.

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Pour nous présenter sa troupe de drame, la direction ne pouvait faire un meilleur choix que celui de *La Glu*, de Richepin, représentée cette semaine.

Non pas que *La Glu* soit un chef-d'œuvre — les chefs-d'œuvre sont rares dans tous les genres — mais c'est un drame qui a le grand mérite de ne pas être coulé dans le moule banal, et d'être écrit — on sait que Richepin est un poète — dans une belle langue dont se soucient médiocrement les dramaturges de profession. Pour ce motif, *La Glu* a un intérêt particulier, et a le grand mérite d'offrir un spectacle attrayant même aux spectateurs dont la tendresse est pour le comédie et que la redondance et la déclamation dont on fait usage dans le drame ont le don d'agacer.

*La Glu* a trouvé aux Célestins d'excellents interprètes, dans Mmes Murat et Ollivier, MM. Hattier, Garnier et Charlay.

L'effet de ce drame a été très grand, et les représentations qui ont suivi la première ont confirmé le succès.

Ce dont il faut louer la direction c'est du soin qu'elle apporte à tous les détails de la distribution et de la mise en scène. On voit qu'elle se préoccupe de faire du bon théâtre, et elle y réussit. Le public le sait déjà, et chaque jour, il vient plus nombreux. J'ai la conviction que cet hiver — quelques nouveautés aidant — les Célestins retrouveront leurs fidèles habitués d'antan, qu'on en avait chassé par les pièces s'immobilisant pendant un mois sur l'affiche.

Nous n'avons à Lyon qu'un seul théâtre pour y représenter les divers genres, comédies vaudevilles, drames et — si ce théâtre veut remplir sa mission — la variété dans ses spectacles lui est logiquement imposée.

On sait qu'en présence de succès obtenu par

*Œdipe-Roi*, M. Mounet-Sully avait promis de donner une seconde représentation à Lyon de la tragédie de Sophocle. Cette promesse qui n'a pu s'effectuer — par suite de diverses circonstances — à la date d'abord fixée, a reçu cette semaine sa réalisation ; avec cette modification que la représentation a eu lieu non au Grand-Théâtre — pris par les débuts de l'Opéra — mais aux Célestins ; mais aux Célestins comme au Grand-Théâtre si la recette, faute d'espace, a été moindre, le succès de Mounet-Sully a été le même.

Je ne puis que signaler rapidement l'heureux début, fait dans *l'Aventurière*, par M. Fabrice, grand premier rôle. Son succès a été complet.

X.

### LE CŒUR

A ma sœur.

Le cœur n'a qu'une jeunesse :  
Je cherche mon ancien cœur ;  
Pour le trouver, ô ma sœur,  
Il faudrait que je renaisse.

Chaque amour, triste ou menteur,  
M'en prend un peu, que j'y laisse ;  
Et pourtant j'aime sans cesse,  
Car la peine a sa douceur.

Mais le cœur tendre et fidèle  
Que je conservais pour Elle  
S'est fermé sous son refus.

Et la compagne future  
Qui pansera ma blessure  
Ne le retrouvera plus.

Jules Troccon.

### MARINETTE

Elle était du comptoir des fleurs.

Elle s'appelait Marinette Cassède, un nom qui sonnait drôle dans ce grand magasin parisien et qui avait un peu fait rire quand elle l'avait prononcé pour la première fois avec sa petite accentuation méridionale.

Car c'était une Provençale venue d'Arles en droite ligne, apportant sous le ciel triste de Paris l'étrangeté de son visage où le soleil flambant de là-bas avait laissé un reflet.

On ne la trouvait pas jolie au magasin. Ces demoiselles l'avaient dédaigneusement traitée de « moricaude » et le surnom lui était resté.

Moricaude, elle ne l'était pourtant plus guère. Elles avaient vite pâli ces joues brunies au plein air de la Provence, pâli jusqu'à devenir d'un blanc doré, comme l'ivoire qui n'a pas vieilli.

Pendant Marinette n'était point parisienne. A côté des autres demoiselles de magasin, maigres d'une maigreur élégante, les cheveux ébouriffés à la dernière mode du jour, le nez retroussé, l'œil fripon, le rire impertinent, toutes pimpantes, toutes coquettes, toutes semblables, elle, grave, un peu triste, avec ses traits droits de fille d'Arles, ses longs yeux noirs chargés de je ne sais quelle nostalgie, semblait singulière, déplacée, comme un objet de provenance et d'usage inconnu. Et de fait, elle se sentait dépaysée dans cette prison parisienne. Au commencement, la vie lui avait paru bien grise, elle s'était languie de son Midi mais un beau jour, tout avait changé d'aspect, et cela bien simplement.

En face du comptoir des fleurs, séparé par la largeur de la galerie, se trouvait le comptoir des rubans.

Marinette avait d'abord regardé les rubans parce que, en vraie méridionale, elle aimait

les couleurs vives et brillantes et puis elle avait regardé le commis qui les vendait. Il était jeune, blond, du blond dont on rêve à Arles, irréprochablement mis et correct comme un gentleman « le vrai chic anglais » disaient ces demoiselles. Elle n'avait jamais rien vu de si distingué, de si élégant, de si raffiné. Quelle différence avec les garçons à la chevelure trop luxuriante, aux manières trop exhubérantes, au costume trop voyant qui, le dimanche, passaient et repassaient sur la promenade d'Arles! Elle ne raisonna pas. Son cœur qui, lui, était resté tout imprégné du chaud soleil méridionale, s'en alla vers le jeune homme d'un grand élan irrésistible. Et ce fut pour toujours, *per sempre*.

Chaque jour elle guettait les instants où le flot diminuant des acheteurs laissait le passage libre entre les deux comptoirs. Alors, dans une silencieuse adoration, elle le contemplant aulant les rubans de ses mains blanches aux ongles roses et polis.

Quelquefois, aux grandes mises en vente, ces instants là ne se présentaient pas, mais tout de même cela lui mettait la joie au cœur de le savoir si près, par delà ce mur vivant et mobile.

Le comptoir des rubans était connu dans le magasin. M. Raymond avait beaucoup de succès auprès de ces demoiselles. Plus d'une le frôlait en passant d'un regard amoureux et lui jetait, de sa langue alerte, quelque doux propos. Lui, se laissait faire sans déplaisir mais répondait peu ou point à ces avances. Marinette ne lui avait jamais parlé. Comment eut-elle osé, elle, l'Arlésienne, la moricaude, quand ces parisiennes délurées, avec leur parler pointu et leurs jolies phrases étaient accueillies si froidement.

Du reste elle ne le désirait point. Cette admiration naïve, à longueur de comptoir lui suffisait. Elle était heureuse à sa façon. Si elles l'avaient su les parisiennes délurées se fussent bien moqué de cette façon-là!

Un matin, en arrivant au magasin, Marinette remarqua une agitation anormale, visages animés, gestes vifs, bruissement de voix maintenues à grand peine au diapason habituel. Il lui sembla qu'il y a du nouveau dans l'air. Elle demanda: « Qu'arrive-t-il? » On ne lui répond pas.

Les demoiselles des « gants » poursuivaient leur conversation:

« — Alors c'est vrai, ma chère? — Tout ce qu'il y a de plus vrai, ma chère, il se marie. »

Tout de suite, avec une rapidité foudroyante, elle comprit que « il » s'était son « il » le seul qui existât pour elle et, saisie, s'appuya au comptoir, les deux mains sur le cœur.

Les autres causaient toujours:

« — Qui épouse-t-il? — Oh! un parti superbe; la fille d'un confiseur. C'est un garçon pratique, allez! »

Alors, pour la seconde fois, mais infiniment plus aiguë, elle ressentit cette impression de vide, de gris, d'abandon qu'elle avait eue en arrivant à Paris, les yeux pleins des visions lumineuses, laissées en Arles, avec la mama et les petitou.

Fleur délicate, elle avait cru se réchauffer un instant au soleil trompeur de l'amour et maintenant qu'il avait disparu, lui aussi, elle se sentait froid, froid à en mourir.

Cependant elle venait tous les jours, la première arrivée, la dernière partie, menue, comme repliée sur elle-même, le visage aminci et diaphane, avec ses grands beaux yeux tout alanguis.

Une acheteuse compatissante — elles sont rares — la remarqua si blanche au milieu de ses fleurs.

« — Ma pauvre enfant, vous devez être malade. »

Elle répondit d'une voix très faible:

« — Je ne puis vivre sans soleil. »

\*\*\*

Quand le mariage de M. Raymond eut lieu, ce fut un événement dans le magasin et pendant plusieurs jours on se remémora la cérémonie:

« Il avait été parfait! déclaraient ces demoiselles avec un enthousiasme unanime. Correct, impassible, tout à fait grand genre. Et elle, oh! ma chère, laide à faire peur, pas jeune et mal habillée!... Il fallait qu'elle eut une bien grosse dot vraiment, car il ne lui aurait pas été difficile de trouver une jolie femme, s'il avait voulu... »

Bientôt on n'en parla plus et les choses reprirent leur train accoutumé.

Seulement quand M. Raymond, après ses huit jours de congé retourna au comptoir des rubans, il ne vit plus Marinette en face, au comptoir des fleurs.

Elle n'y revint jamais. Sa petite âme frileuse s'en était allé là-haut, dans le pays où il fait toujours soleil.

TONY D'ULMÉS.

LAZARE

POÈME MYSTIQUE

A mon cher maître, François COPPÉE.

I

Jésus, qu'auréolait sa chevelure d'or,  
Le visage obscurci par la mélancolie  
Comme s'il eut senti l'approche de la mort,  
Tout en rêvant, rentrait, ce soir, dans Béthanie.

Un souffle chaud montait des profondeurs du val  
Que déjà rougissait un crépuscule fané;  
Pas un bruit, dans la fin de ce jour estival,  
Sinon, sur le chemin, les pas du Dieu qui sauve.

Et ces pas l'ont porté vers la chère maison  
Sous le blanc toit de qui, Marthe travaille et file;  
La maison près du puits, où, dans toute saison,  
Les femmes vont puiser l'eau fraîche dans l'argile.

Mais les choses aussi savent porter le deuil,  
La demeure, ce soir, semble triste, flétrie.  
Et Jésus, bien avant qu'il eut passé le seuil,  
Devinait ce qu'allait lui sangloter Marie.

« Lazare est mort, Jésus! »

II

Ils vont vers le tombeau,  
Sans parler, à pas lents sur la route poussiéreuse:  
Jésus marche devant, toujours rêveur et beau,  
Suivi par les deux sœurs dans l'attente fiévreuse.

Ils arrivent devant le sépulcre de roc,  
Très simple et que n'a point orné le statuaire.  
On soulève la dalle, énorme et pesant bloc,  
... Et Lazare apparaît, revêtu d'un suaire.

Pâle comme la Nuit, compagne du sommeil  
Eternel qu'il dormait, pâle comme la Reine  
Des épouvantements qu'étonne ce réveil,  
Lazare sort de la demeure souterraine.

III

Cependant que là-bas, l'Homme-Dieu triomphant  
Rentre dans la demeure avec Marthe et Marie,  
Lazare veut revoir les lieux où, tout enfant,  
Il aimait à jouer, sa chère Béthanie.

Mais voici qu'il revoit Isaac le larron,  
La femme de Simon, richesse infatuée,  
L'orgueilleux Séhandrin, dressé comme un héron,  
Et, couverte d'ors fins, une prostituée.

Un nuage attristait son visage si beau,  
Evoquant de Jésus la mémoire bénie:  
« Que ne m'a-t-il laissé dans la Nuit du Tombeau  
« Qui me cachait, dit-il, toute cette infamie. »

Ch. M. MICHEL.

PETITS BLEUS D'OUTREMER

Il existe à Londres un club composé exclusivement de femmes, dont les représentants de l'autre sexe sont impitoyablement exclus; et, il y existait, récemment encore, un théâtre exclusivement féminin, depuis le troisième dessous jusqu'aux frises, depuis la directrice jusqu'au souffleur... pardon, la souffleuse.

Les hommes n'avaient même pas la satisfaction d'y jouer les travestis.

Il n'est pas besoin de passer le détroit pour voir des femmes tenir bravement leur emploi dans les orchestres: une dame joue de la harpe au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles et, au Conservatoire, de jeunes demoiselles manient le violon et le violoncelle.

Mais voici qu'une dame s'est avisée, dans un festival anglais, de venir exécuter sa partie de flûte; et le temps ne nous paraît pas éloigné où le sexe — jadis faible — se sentira assez fort pour nous déposséder des derniers instruments dont nous gardons la jouissance.

Comment lutterions-nous, d'ailleurs, de grâce et de séduction avec une jeune et jolie femme jouant — par exemple — de la clarinette ou du trombone à coulisse, devant les yeux charmés des vieux messieurs de l'orchestre?

Allons, résignons-nous, mes frères! cédon la place aux blanches, aux noires, aux rondes, et ne gardons de la musique que le droit de pousser des *soupirs* et d'étudier les *notes*... de nos blanchisseuses.

\*\*\*

Quittons les bords de la Tamise pour ceux de l'Hudson: une Compagnie est, paraît-il, sur le point de se former pour amener à New-York, dans des tuyaux de canalisation, le lait de toutes les fermes situées sur un périmètre de 50 kilomètres autour de la ville. Ce lait serait refoulé au départ de la ferme par de puissantes machines et déboucherait directement chez les consommateurs.

On s'abonnerait comme pour l'eau et le gaz et un compteur indiquerait la quantité consommée.

C'est parfait! surtout si les tuyaux de canalisation partent directement du pis des vaches alimentaires... et ne fusionnent pas avec ceux de la Compagnie des eaux.

En outre, les abonnés qui ne se servent pas constamment de leur branchement — pour en renouveler la colonne lactifère — pourront en retirer d'excellent fromage.

Quant aux nouveau-nés, on les allaitera — non plus au biberon — mais au robinet; et les *nounous* américaines pourront ainsi se consacrer exclusivement au bonheur de Jonathan-Dumanet.

Quel paradis terrestre que ce Nouveau-Monde! et comme on a bien raison de fêter Christophe Colomb, qui l'a découvert, sans avoir eu la chance d'en être le parrain.

Espérons que notre ancien continent — toujours routinier — ne tardera pas à suivre les Etats-Unis dans cette *voie... lactée*.

\*\*\*

Puisque nous venons d'évoquer la grande mémoire de Christophe Colomb, nous devons bien quelques lignes à sa ville natale; mais nous nous sentons impuissants à la glorifier aussi bien que son propre Conseil municipal qui, dans sa première séance d'automne, vient de voter par acclamations l'ordre du jour suivant:

« Le Conseil municipal, considérant l'importance de l'événement qui s'est accompli à Gênes, événement unique dans l'histoire et fécond pour l'avenir de l'humanité — etc. — applaudit à la belle conduite de la population de Gênes et exprime son admiration pour le Maire, qui a représenté ses administrés avec tant d'intelligence et de supériorité! »

— Notez bien que c'est (*sic*); tout ce qu'il y a de plus *sic*! —

Je ne connais pas les armoiries de la ville de Gênes; mais, quelles qu'elles soient, je l'engage vivement à gratter son écusson pour les y remplacer, désormais, par un bouquet de violettes — emblème de la modestie — sur champ de macaronis.

Il est effectivement impossible, on en conviendra, de manier l'encensoir — en famille — avec plus de vigueur et de conviction; et si Christophe Colomb — déjà nommé — a décou-

vert l'Amérique, ses compatriotes peuvent se flatter d'avoir atteint les colonnes d'Hercule de l'infatuation civique.

Si le ridicule tuait en Italie — comme en France — la ville de Gènes, après cet ordre du jour de ses édiles, n'aurait plus rien à envier à Hambourg, sa sœur germanique.

Maintenant vous me direz qu'ou il y a de la Gènes...

\*\*

A propos de Hambourg et du fléau qui continue à y faire rage, nous lisons cette curieuse information de Londres :

— Une partie des *gardes du corps* se sont mutinés samedi soir à Windsor; ils ont coupé en deux quatre-vingt selles.

Ces *gardes* de leur propre *corps* — pour justifier leur dénomination — ont évidemment voulu, en agissant ainsi, se sauvegarder du choléra.

Dorénavant, en effet, ils ne pourront plus aller à la selle.

FRANC-SILLON.

## MONTPELLIER

GRAND-THÉÂTRE. — *Opéra-comique*. — *Débuts*. — La troupe d'opéra-comique a fait d'heureux débuts avec *Lakmé*, *Faust*, *Mignon*, M. Deschamps 1<sup>er</sup> ténor léger a terminé ses trois épreuves dans *Faust*, et a été reçu par 121 oui contre 48 non, c'est un beau succès. M. Deschamps a été justement apprécié par le public montpelliérain et les dilettanti se réjouissent de posséder un artiste de sa valeur.

Notre gracieuse et décidément inamovible dugazon a effectué sa rentrée dans le même opéra et les applaudissements n'ont pas été ménagés à Siebel. M<sup>me</sup> Dupont a été admise par 128 oui sur 140 votants.

M<sup>me</sup> Cholain, chanteuse légère a conquis dès le premier jour la faveur des habitués qui lui font de belles ovations, ses débuts ne sont pas terminés, mais le résultat est certain, M<sup>me</sup> Cholain peut avoir entière confiance dans le verdict du public.

M. Bannel n'a paru encore que dans trois ouvrages, on se demande ce qu'attend la direction pour lui faire effectuer ses débuts.

M. Desmets, basse chantante, après avoir obtenu un certain succès dans *Faust* a été refusé par 61 non contre 47 oui après la représentation de *Mignon*.

Attendons son remplacement.

Certains journaux s'étonnent de ce vote, ne serait-il pas le résultat des succès que M. Darnaud a remportés pendant les trois années qu'il a tenu cet emploi?

M. Fiorratti, 2<sup>e</sup> ténor léger est très apprécié, son succès est certain.

\*\*

Ajoutons que la troupe de grand opéra n'a pas encore commencé ses débuts. Les résultats pour M. Vanlos et M<sup>me</sup> Chasseriaux ne sont pas douteux, en sera-t-il de même pour MM. Vallobra et Balleray.

\*\*

Notre compatriote, M. Dereims, est de passage dans notre ville. Il se rend en Grèce.

GUILLO.

## CHLO

Il avait été fort mal accueilli en ce monde, le pauvre. Dernier venu d'une nichée de trois petits chats, il avait été condamné à mort tout de suite, d'après la loi barbare que les humains adoptent à l'égard des animaux; il était plus laid que ses frères.

Je ne voulais pourtant pas qu'on le fit souffrir, aussi pensai-je à l'engourdir au chloroforme, ce qui est un anéantissement sans souffrance. On me l'apporta; il n'était pas gros

comme le poing; il avait des poils d'un gris pâle très doux, de petites pattes frêles et un amour de nez rose... qu'avait-il fait pour mourir? Savez-vous que je me sentis ému en face de ce petit être délicat tout entier à ma merci... c'était chaud, cela remuait, cela vivait, et j'allais le supprimer! Pourquoi? Parce qu'il me gênait!

Alors je jetai un coup d'œil sur mon cabinet de toilette envahi par cette mère et ses trois petits qui dormaient dans une corbeille; je me figurai ces matous devenus grands, miauteurs et voleurs, je les chargeai de beaucoup de crimes afin de me donner du courage; ce serait absurde de les garder tous, celui-là devait périr.

Je déposai un baiser sur la tiède fourrure; vous me croirez si vous voulez, ce baiser me brûla comme si je commettais une trahison, puis, résolument je mis sous le petit nez un mouchoir imbibé de chloroforme... Mais il voulait vivre, le minet, il voulait, lui aussi, devenir grand, connaître les félicités suprêmes des ébats, d'abord, les gambades au jardin, et plus tard les miaous langoureux et tendres sur les toits durant les claires nuits de printemps, et il se débattait, concentrant toute l'énergie de ce petits corps de rien pour ne pas respirer cette mort que je lui tendais... Le cœur me manqua: je me fis l'effet d'un lâche meurtrier, je jetai le poison et doucement, tendrement, je remis le petit à sa mère qui l'accueillit par un ronron amical, ne se doutant pas que les humains l'avaient eu dans leur pouvoir, son mignon, et que pour bien établir la supériorité dont ils se targuent, ils avaient commencé par le vouloir détruire.

Le chaton grandit, et, comme pour me récompenser de ma compassion, il devint en peu de semaines un amour d'angora.

Ses formes chétives se développèrent, la teinte cendrée de son poil prit une nuance exquise, et puis il eut un gilet blanc éblouissant comme du satin et d'admirables yeux bleu foncé — je ne dirai pas des yeux humains, car je n'ai jamais vu chez personne cette expression tendre, rêveuse, comme s'il avait rapporté de cet au delà d'où il avait été si près, tout un monde de pensées mystérieuses...

On l'avait appelé « Chloroforme » en souvenir de son aventure, et, par abréviation, on disait « Chlo. »

Cette petite créature qui tenait dans le creux de la main devait posséder je ne sais quel charme, car jamais je n'ai éprouvé pour aucun animal cet amour infini — le mot n'est pas trop fort.

Ses frères, des chatons gais, étourdis, ne m'inspiraient point ce sentiment, mais Chlo avait une petite âme toute exceptionnelle.

Pas joueur, n'ayant pas de ces exhubérances de vie qui se manifestent par des sauts périlleux, des courses folles à la poursuite de brindilles de papier. Durant des heures, il restait tranquillement couché sur ma table, me regardant de temps à autre avec ses yeux parlants, comme s'il implorait quelque chose, puis, surprenant mon sourire, et devinant que je le lui permettais, il grimpait sur mon épaule, et se blottissait contre mon visage comme une petite boule de poils soyeux. Oui je l'adorais, ce mignon, et je le perdus, car tout ce que l'on aime ici-bas est enlevé comme si un destin inexorable nous disait: « N'aimez pas. »

Oh! ce jour où je trouvai mon pauvre Chlo, froid, raide, l'œil atone. Oh! cette expression fixe, terrible de ses yeux bleus jadis si doux!

Il avait été étouffé dans un lit portefeuille qu'une servante maladroite avait replié brusquement sans prendre garde à lui, il était mort dans ma chambre, près de moi, et je n'avais rien pu pour le sauver! Il avait senti cette angoisse inexprimable de l'air qui manque... et puis, plus rien... une petite masse inerte, glacée, presque répugnante avec sa fourrure terne, ébouriffée.

Pauvre Chlo! lui si propre, si soigneux... il ne passerait plus sa petite langue sur son



DANS TOUS LES BUREAUX DE TABAC

Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.

NIL cartonné (fabrication spéciale),  
200 feuilles 10 c.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

## PIPERITA

Élixir Anti-Épidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

## VASELINE SAUZÉ

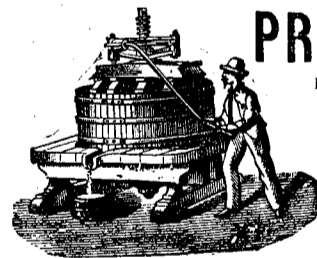
Nouvelle Crème hygiénique

contre toutes les altérations de la peau, ne contenant ni métalloïde ni amidon et ne rancissant jamais.

LYON — PARIS

V. VERMOREL CONSTRUCTEUR  
à Villefranche

352 Premiers Prix et Médailles



## PRESSOIRS

PERFECTIONNÉS

VENTE  
AVEC GARANTIE

Fouloirs à Vendange

ALAMBICS, CHARRUES VIGNERONNES

Tarif envoyé franco

## GRAND HOTEL

DE

## BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1<sup>er</sup> ORDRE

Pour dîners de Noces et repas de Corps.

joli poil, il ne grimperait plus sur mes genoux pour faire entendre son ronron caressant.

Ce n'était qu'un chat, mais cette impression de jamais plus me sembla sinistre, et là, près du corps glacé de mon pauvre petit, j'eus comme une hantise de désolation en songeant à cette destruction inexorable, lui aujourd'hui, demain un autre...

Et il me sembla que l'ombre de la mort hideuse planait là dans cette chambre, dans l'air, partout, prête à saisir ce qui respire, ce qui est heureux...

René TRÉMADEUR.

## HISTOIRE DE CHASSE

**L'amour de la difficulté. — En chasse.  
Un dégoûté. — Poil et plume.**

Mon ami Berzélius, de Moysac, m'a raconté l'aventure suivante.

C'est Berzélius, lui-même, qui parle bien entendu et avec son accent méridional.

Je m'en voudrais beaucoup, si je prenais la responsabilité d'un pareil récit.

\*\*

Un matin donc, c'était l'autre jour, je prends comme ça mon fusil, ma carnaissière, mes cartouches, je siffle un verre de rhum et mon chien. Puis me voilà parti, sans penser à mal.

Le propriétaire de la maison que j'habite m'avait dit :

— Du côté de Laroche, il y a du perdreau !

Alors, je m'en vais du côté de Cheny. T'é! cette bonne blague... Quel mérite de tuer des perdreaux quand il y en a !

La-bas, dans le Midi, nous autres chasseurs, nous cherchons toujours les endroits où l'on ne trouve pas de gibier — et il y a beaucoup de ces endroits-là. C'est l'amour de la difficulté.

J'arrive dans un champ, je hume, je flaire... Mon chien Maboul s'assied sur son derrière, se met à bâiller, comme quelqu'un qui lirait les chroniques.

\*\*

Bon ! je me dis, ça va bien, ça ne sent pas le perdreau par ici. Et je fais comme mon chien, je m'assieds sur l'herbe. Je casse une croûte, j'allume ma pipe et je me laisse venir...

Tout en ne pensant à rien, je regardais en face de moi un objet qui remuait doucement. C'était comme une petite plante allongée. Tout à coup, cette prétendue plante se dédouble et je crois reconnaître deux oreilles de lapin.

— C'est ennuyeux, je me dis, on ne peut faire un pas sans rencontrer du gibier. Ces animaux-là n'ont pas encore fait connaissance avec le fusil de Berzélius de Moysac. Autrement, ils seraient plus prudents.

Et je continuai à fumer ma pipe, tandis que mon chien Maboul, qui n'aime pas le lapin, regardait le paysage, en secouant ses puces.

Au bout de quelques instants, j'aperçus une seconde paire d'oreilles, puis une troisième, puis... j'en comptais jusqu'à douze. C'était une famille lapine, avec le grand-père, l'oncle, la tante et les cousins probablement.

\*\*

Ces quadrupèdes inconsidérés n'avaient pas l'air de se douter qu'ils étaient à portée de l'infaillible mousquet de Berzélius.

Formant le cercle, ils semblaient s'entretenir de leurs petites affaires.

Du coin de l'œil je regardai mon compagnon Maboul. Il haussait les épaules, comme s'il eût voulu dire ce que je savais déjà :

— Je n'aime pas le lapin !...

Pourtant j'éprouvais l'envie de donner une leçon à ces animaux mal appris qui se gratiaient le museau, avec un laisser-aller déplorable.

J'épaulai mon arme redoutable et j'allais foudroyer toute cette lapinaille insolente, quant tout à coup, mon bon, je vois se poser devant moi, un peu à droite, à deux mètres environ

des lapins, une superbe compagnie de perdreaux, en société des frères, parents, amis et de la belle-mère, au moins.

\*\*

Milledieux ! que faire ? Je regardai du coin de l'œil mon brave Maboul, qui, se grattant l'abdomen avec une patte de derrière et, le museau renfrogné, semblait me répéter ce que je sais pertinemment :

— Je n'aime pas le perdreau !

D'autre part, le fusil toujours à l'épaule, le canon tendu, je réfléchissais.

Je me disais : Si j'extermine les lapins, les perdreaux vont prendre la fuite.

Zou !... Si j'écrabouille la compagnie de volatiles, les satanés lapins vont décamper comme des lièvres.

Je vais attendre qu'ils se rapprochent et quand ils formeront un groupe uni et compact, pan !... je lâche mon terrible coup de feu et mon plomb ravageur, implacable, ne laissera pas échapper une seule victime.

\*\*

Je demeurai donc, le fusil braqué sur le point où devait, selon moi, s'opérer la jonction des deux groupes... Cela dura longtemps, très longtemps. J'étais là, les bras en l'air à l'instar de Josué ou de Moïse — je ne me rappelle plus lequel — et guettant les premiers symptômes de rapprochement entre le poil et la plume.

Mon chien, lui, s'était allongé sur l'herbe, le ventre au soleil et dormait d'un sommeil paisible.

Les heures passaient ainsi et ces sacrés diables de perdreaux ne faisaient aucune avance aux lapins, qui, de leur côté, témoignaient une froideur marquée par leurs voisins ailés.

\*\*

Et notez, mon excellent bon, que j'étais enrhumé du cerveau. J'avais une terrible envie de me moucher. Mais le moyen, quand on a les deux mains occupées, l'une à la gâchette, l'autre au canon d'un fusil comme le mien !

Le jour vint à baisser ; mais je distinguais encore les deux pelotons, toujours séparés par le même espace qui n'avait pas diminué d'une ligne.

Enfin la nuit tomba et, forcé seulement par cette circonstance météorologique j'ai désarmé mon fusil, je l'ai pris en bandoulière, j'ai réveillé mon chien et je suis allé dîner, car j'avais un appétit d'enfer.

Quant aux perdreaux et aux lapins, ils doivent être encore à la même place !

JEAN-QUI-FLANE.

## BIBLIOGRAPHIES

**Choléra et Blanchissage.** — C'est le titre d'une mordante satire où, sous la forme attrayante d'une excursion en voiture avec M. Gailleton, l'auteur nous conduit

### Au Pays des Blanchisseurs

Ce titre évoque toute une vision de ruisseaux et de rivières au cours frais et limpide ! Mais Francheville, Craponne, Grezieu sont, en été, les pays les plus arides de la terre. Reybrad dit la vérité en s'adressant à M. Gailleton :

Pour trouver un ruisseau, nous courrions en vain. Ces pays ont de l'eau... pas plus que sur ma main.

L'auteur raille l'Yzeron de ce qu'il déborde en hiver, tandis qu'en été huit jours de soleil le mettent à sec.

C'est pendant les chaleurs, en temps d'épidémie, qu'il faudrait que son eau donnât signe de vie.

Sous peu nous poursuivrons à cette place l'analyse de cette brochure que tout Lyonnais voudra lire et qui se vend 0 fr. 30, chez Evraud et chez tous les marchands de journaux.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.

## REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

L'ensemble du marché est moins ferme que ces jours derniers, les affaires ont été pour ainsi dire nulles et il a suffi de quelques ordres de ventes pour faire fléchir les cours.

Sur nos rentes le 3 0/0 a seul été un peu atteint, il perd 7 c. à 99,45 dernier cours ; l'amortissable à 99,70 a reculé de 2 c. et le 4 1/2 à 106,05 de 5 c.

La Banque de France est en reprise à 3955 f. au lieu de 3920 f.

Le Crédit Foncier a monté de 2,50 à 1120 f. ; la Banque de Paris a baissé de 5 f. à 687,56 ; Nous retrouvons le Crédit Lyonnais à 788,75 et la Société Générale à 481,55 sans changement.

Le Suez a de nouveau fléchi, il reste à 2442,50 au lieu de 2648,75.

Les fonds étrangers ont moins bien résisté que les nôtres au mouvement en arrière. L'Italien clôture à 93,30.

La baisse est plus sensible sur les fonds Ottomans. Le Turc recule à 22,15 ; la Banque Ottomane à 600 fr.

L'Extérieur a baissé de 1/8 à 64 1/16. Le Portugais vaut 25 7/8.

Les valeurs Russes sont bien tenues. Le 4 0/0 Consolidé à 97,10 et le 3 0/0 1891 à 80,70.

Le Rio a baissé de 6,25 à 382,50.

## L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

Fourcaud : La rentrée des classes, Chronique. — Henri Rochefort : Pirates ou réguliers. — Jacques Saint-Cère : Encore une révolution. — Anatole France : Anecdote de Floréal, An II. Histoire de la Semaine. — Léon Roux : Matinée de forains, Coins de Paris. — F. de P. : Tennyson. — Tennyson : Viviane. — Andréossi (envoyé spécial) : La fête de Lille. — Alexandre Dumas : La Haine, Pages de maîtres. — Jean Bernard : L'Égérie de Renan. — Théodore Child : San-Antonio. — Mimos : La Rentrée du Président, Semaine fantaisiste. — C. de Pardellan. — Chronique militaire. — Une Parisienne : La Vie mondaine. — Octave Feuillet : Histoire d'une Parisienne. — Paul Arène : Jean-des-Figues. — Le Chercheur : Le Tour du Monde.

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

### GRAVURES

Portraits (Nécrologie) : M. Xavier Marmier, de l'Académie française. — Le peintre Signol, de l'Institut. — Le docteur Villemin, vice-président de l'Académie de médecine.

Dahomey : En pirogue sur l'Ouémé. — Combat de Godomé-Zobbo.

Théâtre Illustré ; Nouveautés. La Bonne de chez Duval.

Départements, Nord : Les fêtes du Centenaire de la défense de Lille. — Le Maire, lisant le Décret de la Convention, en présence de M. Carnot. — La Cavalcade et les chars. — Tarn-et-Garonne : Procès des mineurs de Carmaux, à Albi. — Incident tumultueux à la sortie de l'audience.

Sport nautique : Le cercle de la voile de Paris. — Match d'Andrézy, entre champion anglais et français.

### TEXTE

CHRONIQUES : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Le centenaire de la défense de Lille, variété par G. Lenôtre. — Théâtres, par H. Lemaire. — Sport nautique, par Fillol. — Le sport, par Archiduc.

Explication des gravures, Echechs, Récréations de la famille, Rébus, Bibliographie, Revue comique, etc., etc.

En supplément : Mathilde Laroche, roman de J. Berr de Turique. — Illustrations de Marold.

**ABONNEMENTS**

Sans frais à tous les journaux  
FRANÇAIS et ÉTRANGERS  
Rue Confort 14, à l'entresol  
LYON

**"NICE ROSE"**

CHARMS AND BEAUTY RESTORER

Lait Américain incomparable

Donne au teint un éclat d'Éternelle Jeunesse. Veloutine et Savon exquis. — Chez Parfumeurs: (Lait: flacon, 5 fr. et 1 fr. 50). Flacon d'essai: 1 fr. 60. — Dépôt général: BOUVAREL et BERTRAND, 16, Parc-Royal, PARIS.

**POUDRE PRIVAT**

dite VERMIFUGE ROSE, marque **Éléphant**, souveraine contre vers et convulsions. Prix: 30 centimes. DÉPÔT A LYON: Pharmacie du Serpent, 32, rue Lanterne, et Françon, 12, place Bellecour.

**VELOUTINE**

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth  
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE  
Seule récompensée à l'Exposition Universelle

**CH. FAY, Inventeur**

9, Rue la Paix, PARIS

et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs  
(Exiger la Marque **CH. FAY.**)

SE TROUVE PARTOUT



**THÉ**  
DES  
**MANDARINS**

DÉPÔT GÉNÉRAL:  
Petits Docks du Commerce  
12, rue Confort, 12  
LYON

**PRIX DES BOITES**

500 grammes . . . 8' » | 125 grammes . . . 2' 50  
250 — . . . 4 50 | 50 — . . . 1. »

**PLANTES D'APPARTEMENTS**

Le Régénérateur des plantes, engrais chimique concentré, pour l'alimentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental. La végétation produite par l'usage de cette solution fertilisante est prodigieuse. Non seulement il donne aux plantes un aspect splendide, une floraison et une feuillaison étonnantes, mais encore il remet en état les plantes malades ou négligées. Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable en mettant une pincée de cet engrais dans l'eau.

Prix de la Boîte avec notice, 1 fr. 25.

DÉPÔT GÉNÉRAL: Aux Petits Docks du Commerce  
12, rue Confort, LYON

(27<sup>e</sup> Année) **VIENT DE PARAITRE** (27<sup>e</sup> Année)

**Le Petit Guide de Lyon**

INDISPENSABLE AUX VOYAGEURS

IL CONTIENT

Renseignements sur les Administrations, Monuments, Promenades, Excursions, Nomenclature des rues avec leurs tenants et aboutissants.

**TARIFS DES VOITURES**

Service des Tramways et Omnibus. — Noms et Adresses des Commissionnaires, Voituriers, desservant les environs de Lyon.

Prix: 50 cent. — Franco par la poste: 65 cent.

EN VENTE

A l'Agence **FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon**

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

SOIXANTE-SEPTIÈME ANNÉE

**LE JOURNAL DES ENFANTS**

Même administration que le Journal des Demoiselles.

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX, DESSINS, GRAVURES  
MODÈS POUR ENFANTS



**LA MODE FRANÇAISE**

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la **MODE FRANÇAISE** est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La **MODE FRANÇAISE** paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir: la première à 12 francs; la deuxième à 16 francs; la troisième à 18 francs; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

**OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER**

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du **SEMEUR, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.**

**POÉSIE**

L'Ame Pensive (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 3' »  
Les Tendresses (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 4 »  
Poèmes (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 4 »  
L'Ame des Choses (4<sup>e</sup> édition) . . . . . 4 »  
Le Siècle Fort . . . . . 0 50  
Sonnets (2<sup>e</sup> édition) . . . . . 1 »  
Devant la mer grande . . . . . 2 »

**PROSE**

Contes sans prétention . . . . . 2 50  
Essais de Critique (3<sup>e</sup> édition) . . . . . 3 50  
Les Poètes du Clocher (édition princeps) . . . . . 10 »  
— (3<sup>e</sup> édition) . . . . . 6 »  
Les Pensées d'une Femme . . . . . 0 50  
Un Prince Ecrivain . . . . . 0 50

**L'ANNÉE DES POÈTES (1890)**

Prix: **DIX francs.**

Aux bureaux du **Semur, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.**

LUNDI 17 Octobre & Jours suivants

De 8 h. du matin à 7 h. du soir

## VENTE PUBLIQUE

à l'amiable des marchandises provenant de la faillite des Magasins de Nouveautés A LA CHAUSSEE D'ANTIN (Paris), et de celles formant le stock de la

# VILLE DE LYON

PLACE DES TERREAUX

## SEMAINE DES COUVERTURES

Ci-dessous une nomenclature succincte

**COUVERTURES** laine grise douce longueur 2 m 10 largeur 1 m 70 2 95

**COUVERTURES** laine beige ou gris-argent au 1/3 de leur valeur 2,10+1,70 2,25+1,85 2,30+2 3,90 4,90 5,90

**COUVRE-PIEDS** piqués et ouatés, satinette, val. 12 fr. 4 90

**GRANDES-COUVERTURES** piqués et ouatés lit 2 places 8 75

**COUVERTURES** laine blanche pure d'Orléans, vendues avec 65 o/o de perte 2,10+1,70 2,25+1,85 2,30+2 12,75 11,50 9 50

**GRANDES-COUVERTURES** laine bl., mérinos extra, 2,70+2,40 17 50

**GRANDES-COUVERTURES** laine bl., mérinos extra, 2,90+2,55 24 50

**COUVERTURES** blanches longue soie, expertisées à des prix dérisoires, 2,10+1,70 2,25+1,85 2,30+2 6,50 5,25 4 25

**COUVERTURES VOYAGE** laine douce, dessins Jacquard 4 90

**ÉDREDONS** duvet vil. enveloppe satinette, valant 30 fr. 12 50

**TOILES, TAPIS, BONNETERIE, etc.**

**Draps de lit** cretonne écru, lit à une place 2 45

**Draps de lit** toile lessivée fil, lit à une place 2 95

**Draps de lit** toile lessivée fil, longueur 3 m. largeur 2 mètres 4 50

**Grands draps** toile mi-blanc fil long. 3,25, larg. 2,20, val. 15 fr. 5 90

**Rideaux** guipure française, expertisés le mètre... )) 15

**Rideaux** encadrés, jolte guipure bordés, hauteur 2 m. 50 1 45

**Molleton** nouveauté pour peignoirs et matinales, le mètre, valant 1,45... )) 65

**Drap de Reims** largeur 1 m 20, rayures nouveauté, le mètre au lieu de 2,75 1 25

**Armures** noires, pure laine pour robes, valant 3 fr. 50 1 45

**Chaussettes** pure laine, tricotées, pour hommes... )) 65

**Bas** laine extra pour dames, valant 3 francs... 1 45

**Gilets de Chasse** pure laine, pour hommes, valant 12 francs... 3 90

**Fichus** laine tricotée, ayant coûté 2 francs, expertisés... )) 65

**Parapluies** soie sergée, valant 10 francs... 3 90

**Chemises** dames, cretonne, festonnées, val. 3 50 1 65

**Pantalons et Camisoles** plis et broderies, expertisés... 1 95

**Corsets** baleines extra, coutil satin, valant 10 francs... 3 45

**Tapis de Table** satin franges nouées, 130 + 130 2 45

**Carpettes** moquette Beauvais, dessins Louis XIII, 3 m + 2 m, val. 60 fr. 28 ))

**Carpettes** haute laine d'Aubusson, riches dessins Orient, Louis XIII, Henri II, expertisées au 1/3 de leur valeur 3 m + 2 m 2 m 40 + 1 m 70 2 m + 1 m 10 39,50 29,75 19,90

**Oreillers** plume vive, joli coutil rayé... 2 95

**Matelas** laine pays, poids 20 livres... 15 75

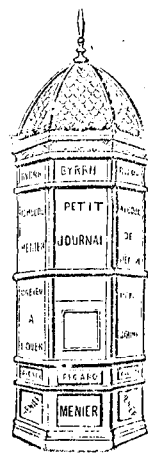
**Sommiers** élastiques capitonnés, ressorts acier... 15 90

**Lits pliants** sommier adhérent, valant 40 fr. 19 50

**A LA VILLE DE LYON**

65 % DE PERTE

Clichés-Annonces B. DELAYE, 8, rue Henri IV, Lyon.



## KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX

DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

## Affichage Diurne et Nocturne

AFFICHES PEINTES

SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus :

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

et dans ses Succursales de

ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON

## LE MONITEUR DE LA MODE

Fondé en 1845

RECUEIL ILLUSTRÉ DE LITTÉRATURE — MODE — TRAVAUX DE DAMES — AMEUBLEMENT, ETC.

Paraît tous les Samedis et publie chaque année :

52 Livraisons illustrées de 12 pages grand format, imprimées avec luxe ;  
52 Gravures coloriées de Toilettes de tous genres, dont :  
2 superbes planches de saison, double format, coloriées, composées de 7 à 8 figures ;  
12 feuilles de patrons tracés de Toilettes et de Modèles de Broderie ;  
2000 Dessins en noir, imprimés dans le texte, représentant tous les sujets de Modes, de Travaux, de Dames, d'Ameublement, etc.

Le *Moniteur de la Mode*, le plus complet des journaux de modes, le seul qui donne un texte de 12 pages, est le véritable guide de la famille, mettant la femme à même de réaliser journellement de sérieuses économies, en lui apprenant à confectionner elle-même ses vêtements, ceux de ses enfants, et à organiser elle-même l'installation, la décoration et l'ameublement de sa maison.

Le *Moniteur de la Mode* publie les créations les plus nouvelles, mais toujours pratiques et de bon goût, des patrons tracés et coupés, d'une utilité réelle. Sa rédaction est attrayante et morale, on trouve dans chaque numéro, en plus des illustrations de modes et de travaux de tous genres : un Article mode illustré, des Descriptions détaillées et exactes de tous les dessins, des Articles mondains, d'Art, de Variétés, de Connaissances utiles, des Conseils de médecine et d'hygiène, des Feuilletons d'écrivains en renom ; une Correspondance, dans laquelle réponse est faite à toutes les demandes de renseignements par une rédaction d'une compétence éprouvée ; une Revue des Magasins, des Enigmes, Problèmes amusants, etc., etc.

Prix d'abonnement à l'édition simple, sans gravures coloriées	Prix d'abonnement à l'édition avec gravures coloriées
PARIS, PROVINCE, ALGERIE	PARIS, PROVINCE, ALGERIE
1 an, 14 fr. ; 6 mois, 7 fr. 50 ; 3 mois, 4 fr.	1 an, 26 fr. ; 6 mois, 15 fr. ; 3 mois, 8 fr.

Le numéro simple, 25 cent. — Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent. ; avec gravure coloriée et patron, 75 cent. — Exceptionnellement, la gravure coloriée, double format, 7 figures, du premier numéro d'avril et d'octobre, est de 75 cent.

EN VENTE DANS LES GARES, CHEZ LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX  
Abel GOUBAUD, directeur, rue du Quatre-Septembre, 3, Paris.

VIENT DE PARAÎTRE

## LE GUIDE EUROPÉEN

DES

HOTELS ET RESTAURANTS

en cinq langues.

FRANÇAIS, ANGLAIS, ESPAGNOL, ITALIEN ET ALLEMAND

Volume de 300 pages, double in-8°, reliure artistique.

Prix : 5 francs.

EN VENTE A L'AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

## ENTREPRISE GÉNÉRALE DE LOCATION

SPÉCIALITÉ POUR

Soirées, Bals, Concerts, Théâtres, Noces, Fêtes et Cérémonies

# BIED & C<sup>IE</sup>

DÉCORATEURS

277, rue de Vendôme, 277

— 3 LYON —